

Le tambour

« Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir... »

Bernard et Lulu revenaient de la pêche, le jeudi, il n'y avait pas école et à la ferme, pour une fois, on n'avait pas eu besoin d'eux. En ces temps d'après guerre, tous les bras valides étaient réquisitionnés, il fallait reconstruire, il fallait travailler la terre, la mesure de leurs parents reprenaient vie, peu à peu, malgré que les orties et les chardons recouvrirent encore des tas de briques tombées par faute de soins. Quelques pommiers, touchés eux aussi par les bombardements, tentaient de refleurir afin de donner un petit air de printemps à la cour en friches.

Les garçonnets étaient plutôt fiers de leurs prises, quelques anguilles et brochets s'agitaient au fond du panier en gobant quelques goulées d'oxygène afin de survivre. Il fallait traverser le pré du père Jolivet où une vache esseulée paissait tranquillement pour rentrer au plus vite, pressés qu'ils étaient de montrer les poissons frétilants à leur mère qui se débattait tant bien que mal à les nourrir avec ses tickets de rationnement. Puis, ils empruntèrent le petit bois du domaine de Monsieur Demoulin bien que cela leur fut interdit par son propriétaire. Leur mère n'avait cessé de les mettre en garde mais c'était plus fort qu'eux, ils furent parmi les bosquets tels des renardeaux si bien que leurs genoux égratignés et leur bouche tachée du jus des baies qu'ils glanaient ça et là ne laissaient aucun doute quant à l'itinéraire qu'ils avaient emprunté.

Cela faisait des dizaines de fois que Bernard et Lulu passaient par là et jamais ils n'avaient remarqué la ruche. Quand ils l'aperçurent, ils eurent un moment de panique, on les avait toujours mis en garde contre les abeilles qui pouvaient être dangereuses. Leur première réaction fut de prendre la poudre d'escampette mais à y regarder de plus près, la ruche leur sembla abandonnée.

Pas de zéziement alentour !... Pas de butinage sur les fleurs des prés !...

Rassurés, ils s'approchèrent et soulevèrent le petit toit de bois. Effectivement, la ruche avait été délaissée par ses occupantes mais quelle ne fut pas leur surprise d'y trouver un tambour.

Un tambour comme on en voyait dans les fanfares avant la guerre, un tambour rutilant cerclé de rouge et de bleu.

Ils sortirent l'instrument avec précaution et découvrirent les baguettes et un petit calot militaire. Alors commença entre les deux frères comme une sorte de rixe :

Qui de Bernard ou de Lulu allait avoir le privilège de revenir au village avec le tambour ? Bernard était le plus âgé et mit en avant son droit d'ainesse cependant Lulu targua qu'il apprenait le solfège à l'école. Le tambour qui jusqu'à présent était resté en bon état bien à l'abri à l'intérieur de sa cachette faillit rendre l'âme tant les frères se le disputait. Comme Bernard était le plus fort, bien-sûr il gagna la partie, il passa la lanière autour de son cou et Lulu comme lot de consolation eut le droit de porter le petit calot ce qui le faisait ressembler à un écolier avec ses cheveux en désordre et son nez en l'air.

Et c'est dans cet appareil, alors que le soleil pointait derrière la colline, que l'ainé le tambour ballottant au rythme de ses pas sur son ventre d'enfant et frappant la peau tendue avec les baguettes et que le cadet le calot posé sur ses cheveux roux coupés au bol que les deux enfants débarquèrent dans les rues sous les regards admiratifs et jaloux des autres garnements du village.

A leur passage, du fonds de leurs champs, les hommes avaient levé la tête intrigués par ce défilé pour le moins insolite et les femmes étaient sorties sur le pas de leur porte, les mains posées sur les hanches en hochant la tête.

Ce n'est que lorsqu'ils arrivèrent sur la place que tout se gâta, on eut dit qu'on venait tout à coup de changer de saison. Un vent hargneux propulsa des tourbillons de poussière tandis que le curé sortait en trombe du porche de l'église, sa soutane volant au vent. Le maire, lui, émergea de la mairie et Monsieur Duchemin, propriétaire du petit bois qu'ils n'avaient pas le droit de traverser, sortit de sa belle demeure, alertés tous trois par la fanfare.

A la vue des musiciens en herbe, les hommes devinrent livides et n'osèrent se regarder, le passé venant de refaire surface. Les paysans avaient quitté leurs terres et les femmes leurs tâches domestiques, celles-ci serraient leurs châles sur leurs poitrines maigres. Tout le monde était là... Cela faisait une bonne centaine de personnes pourtant un silence pesant envahissait le terre plein autour de la fontaine. Seule l'eau de source qui chuintait, émettait un aimable gazouillis alors que le ciel devenait de plus en plus noir.

Les garçons s'arrêtèrent net ; Bernard de taper sur le tambour et Lulu de faire le salut militaire avec son calot. Quelque chose clochait... même leur mère qui était accourue était pâle et bien que le soleil qui s'obstinait à percer derrière les nuages menaçant les éblouit, Bernard et Lulu

remarquèrent que les larmes qu'elle retenait dans ses yeux rendaient le gris de son regard plus brillant.

Etait-ce si grave d'avoir traversé le petit bois ?

Etait-ce si répréhensible de jouer de la musique ou d'être gai ?

La guerre était finie que diable, eux les enfants ils avaient le droit de s'amuser !... Ils avaient tellement souffert durant ces cinq années ; de la faim, du froid et de l'absence de gaieté et de musique justement.

Les garçons se trouvaient désorientés, ils ne savaient plus que faire de leurs jambes, de leurs bras, de leurs mains. Bernard sentit la colère monter en lui et il regarda crânement le maire dans les yeux et presque effrontément Monsieur Duchemin qui pourtant portait en permanence sur lui un style austère et revêché qui l'aurait terrifié en d'autres temps. Quant à Lulu, il se mit à pleurer et lorsque sa maman s'aperçut qu'il avait pissé dans sa culotte courte et que l'urine coulait dans ses galoches, elle se précipita vers lui et le serra dans ses bras.

Monsieur Duchemin s'était avancé vers les enfants l'air hautain voire méprisant, il avait arraché le tambour des mains de Bernard et s'était retenu de ne pas lui en assener un coup sur le crâne. Le regard que l'homme jeta à Bernard avant de se retourner lui causa une impression déplaisante. Puis celui-ci s'empressa de regagner son domaine suivi de près du maire et du curé.

Les hommes et les femmes du village quittèrent la place et repartirent vaquer à leurs occupations sans un regard de sympathie pour les deux chenapans ni pour leur mère. On n'avait pas été jusqu'à appeler la maréchaussée cependant Bernard et Lulu avec la gaucherie et l'ignorance qui les caractérisaient, se sentaient coupables d'une faute qui les dépassait.

-Pardon, Maman, on ne retraversera plus le petit bois, on te jure, s'exclama Bernard remontant bruyamment une morve qui lui sortait du nez. Il avait beau lutter pour résister aux sanglots, des bruits rauques résonnaient dans sa gorge comme un orage.

-Ce n'est pas pour cela que tout le monde est en colère, mon grand. Non, ce n'est pas pour cela !...tenta-t-elle de le consoler en l'embrassant. La bouche de sa mère lui sembla douce et chaude comme le soleil et ça le réconforta un peu.

-Alors pourquoi Maman ? Pourquoi tout le monde a l'air en rogne contre nous ? Pourquoi on n'a pas le droit de jouer du tambour ?

- Parce que pendant la guerre, il s'est passé des choses, Bernard !... Des choses terribles !...

La maman des deux garçons avait sorti un vaste mouchoir de son tablier, le petit Lulu se moucha dans un bruit de trompette bouchée ce qui ne manqua de faire sourire sa mère et son frère malgré la gravité de la situation.

-Quelles choses, Maman ? entonnèrent les enfants en chœur.

-Oh !... vous êtes bien petits mes chéris pour connaître des histoires comme celles-ci. Et puis votre papa Elle laissa sa phrase en suspens.

-Quoi Papa ?!...

-Eh bien pendant la guerre, dans la région, il y avait un maquis. C'est-à-dire que des jeunes gens qui ne voulaient pas travailler pour l'ennemi, se cachaient dans les bois alentour. Et en juin 1944, le pays fut libéré par les alliés mais notre village lui n'a pas été libéré tout de suite, ils restaient des soldats ennemis et lorsque les maquisards sont sortis des bois, au lieu de le faire discrètement, un maquisard trop heureux de fêter la victoire, s'est servi du tambour. Alors les soldats ennemis les ont découverts et les ont poursuivis. Quand ils les ont débusqué, ils ont vidé les chargeurs de leurs fusils sur les pauvres jeunes gens qui s'étaient cachés et les ont tous tués. Dans le lot, il y avait les deux fils de monsieur Duchemin.

Les deux gamins restaient suspendus aux paroles de leur mère pressentant une fin tragique :

- Celui qui jouait du tambour c'était votre père, mes enfants !...